

Texte n°1 - Hercule et Cerbère

_ Jupiter ! Réveillez-vous ! La belle Alcmène ne va pas tarder à mettre votre fils au monde. Thèbes est en fête, toute la ville s'agite aux portes du palais.

_ Mercure ! Calme-toi ! Gronda le grand dieu. Veux-tu que je me mette en colère ! Tu es mon plus fidèle complice, ça ne t'autorise pas à me sortir du lit à une heure pareille !

Mercure baissa les yeux et recula de quelques pas. Jupiter qui régnait sur le Mont Olympe, pays de tous les dieux, était très respecté. Chacun craignait ses colères, parfois si terribles qu'elles pouvaient faire tonner le ciel ou bouger les montagnes.

_ Approche, messager, puisque me voilà réveillé. Alcmène est donc sur le point d'accoucher ?

_ Oui, grand Dieu ! Reprit Mercure, tout agité. Vous savez bien qu'elle est enceinte ! Depuis la nuit où vous vous êtes rendu auprès d'elle en prenant l'apparence de son mari Amphitryon, elle porte votre enfant. Et cet enfant ne va pas tarder à naître !

_ Tais-toi, imprudent ! Je me souviens bien de tout cela et me passe volontiers de tes commentaires, interrompit Jupiter. Tiens cette affaire secrète et prends garde à ce que la nouvelle ne parvienne pas aux oreilles de mon épouse Junon. Elle est si jalouse que, par malheur, si elle apprenait mon infidélité, elle pourrait devenir folle.

Le pauvre Jupiter ne pensait pas si bien dire : derrière la porte, ruminant de rage, la déesse Junon écoutait.

Jupiter conclut :

_ Mercure, porte-moi ma toge, je vais rendre visite à la belle Alcmène pour accueillir cet enfant exceptionnel qui va naître.

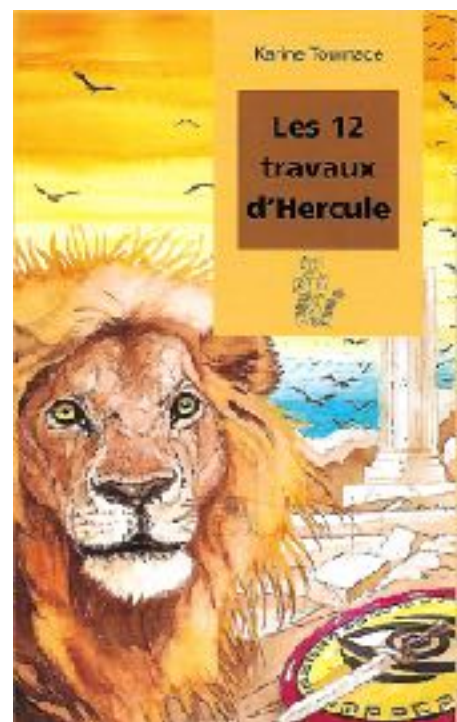
Jupiter s'habilla, lissa sa longue barbe bouclée et descendit sur Terre.

Le palais du roi Amphitryon était en pleine activité et l'arrivée du Dieu dans un grand éclat de foudre n'améliora pas la situation.

_ Bonjour belle Alcmène, dit-il. Je viens d'apprendre que l'enfant que je t'ai offert ne va pas tarder à venir au monde. Sache qu'il aura un destin extraordinaire. Sa force et ses exploits deviendront légendaires, il libérera les humains de leurs maux et régnera sur la ville de Mycènes. Quant à toi Amphitryon, accepte cet enfant mi-homme, mi-Dieu et élève-le comme ton propre fils.

Jupiter embrassa délicatement Alcmène et, en prenant son envol, se retourna une dernière fois vers le jeune couple :

_ Encore une chose, mes amis : appelez ce bel enfant Hercule.



Comme rien n'échappe à la vigilance des dieux, Junon assista à la scène. Folle de jalousie, la déesse décida de préparer aussitôt sa vengeance.

_ Cet enfant ne connaîtra pas la gloire qu'on lui prédestine, dit-elle dans sa colère. Jupiter a eu l'audace de donner un fils à cette misérable Alcmène et prétend maintenant que cet enfant aura des pouvoirs divins ! C'est ce que nous verrons...

Junon commença tout d'abord par empêcher Hercule d'accéder au trône de Mycènes. Elle s'empressa de placer à la tête de la ville le tout jeune cousin d'Hercule, Eurysthée. Jupiter ne put éviter cette nomination et comprit vite les mauvaises intentions de son épouse.

Hercule naquit quelques jours plus tard et se révéla très tôt grand, vorace, et de tempérament joyeux. Amphitryon, en présage de ses exploits, lui avait offert pour berceau un superbe bouclier.

Le jeune enfant était adorable, mais Junon cherchait toujours de nouveaux moyens pour s'en débarrasser. Une nuit, elle s'introduisit dans la chambre de l'enfant endormi et libéra deux serpents au venin mortel. Mais au matin, certaine de retrouver Hercule empoisonné, elle découvrit au pied du berceau les deux reptiles gisant, sans vie, étouffés dans la nuit par l'enfant. Junon hurla de colère et jura de venir à bout de l'enfant !

Les années s'écoulèrent et Hercule s'épanouit, toujours plus grand, toujours plus fort. De grands maîtres lui apprirent à manier un arc, conduire un char ou encore monter à cheval. Bien vite, Hercule surpassa ses maîtres et réalisa de grandes actions.

Pour le féliciter de sa force, Créon, roi de Thèbes, lui offrit sa fille en mariage. La princesse Mégara était fort belle et les deux jeunes gens ne tardèrent pas à tomber amoureux l'un de l'autre. Bientôt trois beaux enfants vinrent les combler de bonheur ; la famille vivait ainsi, heureuse et paisible.

Mais sur le Mont Olympe, au pays des dieux, Junon ne voyait pas d'un bon œil cette vie douce et agréable. Il lui vint à l'esprit cette idée effrayante : rendre fou Hercule afin qu'il commette, dans sa démence, un acte horrible et irréparable.

Ainsi, au matin, Hercule devint fou furieux. Il tua sa femme et ses enfants dans d'atroces circonstances. Lorsque la raison lui revint, Hercule découvrit son massacre et comprit qu'il venait de tuer les êtres qui lui étaient les plus chers au monde.

Accablé de chagrin, le jeune homme s'en remit aux dieux et alla demander conseil à la pythie du sanctuaire de Delphes.

_ Malheur à moi ! S'écria-t-il. Dites-moi quel châtement pourrait me faire expier ces crimes !

Entendant ses plaintes, la prêtresse lui répondit :

_ Hercule, tu viens de commettre un acte très grave. Pour te faire pardonner, rends-toi auprès de ton cousin Eurysthée, roi de Mycènes, et mets-toi à son service. Durant douze ans, tu lui devras totale obéissance, et accompliras douze travaux qu'il t'imposera. Si tu parviens à venir à bout de ces douze tâches toujours plus insurmontables, tu seras définitivement pardonné pour les crimes que tu as commis.

Le soir même, Hercule se rendit auprès de son cousin. Il lui fallait obéir aux dieux.

(Le chien Cerbère est le 11^e des 12 travaux qu'Hercule doit accomplir.)

Eurysthée voyait que les travaux d'Hercule arrivaient bientôt à leur fin. Il lui fallait trouver une tâche que pas même un Dieu n'aurait pu réaliser. Il lui vint alors à l'idée de lui demander l'impossible :

_ Hercule ! Tu as repris des forces à présent. Va donc me chercher le chien Cerbère, gardien des Enfers.

_ Quelle folie, cousin ! Tu cherches bel et bien à me tuer, tu sais bien qu'il n'y a pas d'animal plus redoutable au monde ! Mais peu importe, je saurai te ramener ce monstre !

Et ceci dit, Hercule partit en direction des Enfers.

Cerbère était un chien à trois têtes et à queue de dragon. Il gardait l'entrée du monde des morts, empêchant les vivants d'y pénétrer et les âmes d'en sortir. Ce chien était, dit-on, l'animal le plus féroce que la Terre ait jamais porté. Qui d'autre qu'Hercule aurait osé s'y frotter ?

Dès le début, le travail s'annonça difficile car nul ne savait où se trouvaient les Enfers. Heureusement Jupiter, en père bienveillant, vint au secours de son fils.

_ Hercule, j'ai chargé mon messager Mercure de te guider jusqu'au royaume des morts. Mais prends garde à toi car une fois arrivé là-bas, tu seras seul.

Hercule remercia son père, et Mercure apparut dans un vif éclat de lumière. Le Dieu mena aussitôt le jeune homme au bord de la mer, sur le cap Ténare. Il présenta à Hercule l'entrée d'une grotte aux creux d'une falaise.

_ C'est ici, dit Mercure. Entrons !

Ils pénétrèrent dans un gouffre interminable et sinistre dans lequel des morts aux ombres effrayantes gémissaient douloureusement. Des spectres épouvantables avançaient péniblement en jetant des regards glacés sur le pauvre Hercule.

_ Avance, lui dit Mercure. Nous arrivons presque sur les bords du Styx et c'est ici que je dois te laisser. Le Styx est le fleuve des Enfers. Le vieux Charon te le fera traverser sur sa barque afin de te mener jusqu'à Pluton, le Dieu des Enfers. Je te souhaite bien du courage car ta tâche est périlleuse !

Hercule n'eut pas même le temps de répondre, Mercure s'était volatilisé.

Comme convenu, il embarqua aux côtés de Charon et arriva auprès du trône de Pluton. En chemin, Hercule avait entendu les aboiements monstrueux de Cerbère. Lorsqu'il apparut au devant du Dieu, il découvrit l'impressionnante bête à trois têtes et fit le récit de ses douze travaux imposés par Eurysthée. Il expliqua qu'il lui fallait à présent emmener le chien Cerbère pour obéir à son cousin. Pluton accepta mais à une condition : capturer l'animal sans aucune arme. Hercule devait l'affronter à mains nues, simplement revêtu de sa peau de lion.

En entendant cela, Cerbère lança un regard de feu à Hercule, et se lécha les babines de ses trois grandes langues baveuses : notre beau héros allait lui servir de délicieux repas. Il frappa le sol de sa longue queue terminée par un dard pareil à celui d'un scorpion et se jeta

sur Hercule. Rapide comme l'éclair, ce dernier se protégea de sa peau de lion impénétrable sur laquelle les dents du chien vinrent se briser violemment. Hercule n'eut plus qu'à lui saisir le cou entre ses mains, et le lui serra jusqu'à ce que Cerbère fût complètement anéanti.

Avant de remonter le fleuve infernal en sens contraire, Hercule promit à Pluton de lui ramener Cerbère dès que son cousin aurait vu sa proie. Il regagna en sa compagnie le monde des vivants et se présenta à Eurysthée aux côtés du chien des Enfers.

_ Qu'attends-tu pour faire sortir ce diable d'ici ! S'écria-t-il. Ce monstre est épouvantable, il n'a rien à faire dans mon palais !

_ Mon cousin, répondit Hercule, c'est toi-même qui l'a demandé. Me voilà quitte de mon onzième travail.

Eurysthée n'avait pas entendu la réponse d'Hercule, car il était déjà parti se réfugier dans la jarre qui lui servait de cachette.

Dès le lendemain Hercule se souvint de sa promesse et reprit le chemin des Enfers pour rendre Cerbère à son maître.

Karine Tournade, Les 12 Travaux d'Hercule

Texte n°2 - Io et Argus

Un matin, peu de temps après la naissance du petit Dyonisos, Hermès fut à nouveau convoqué par son père. Il le trouva le visage triste et la voix lasse. « Mon garçon, soupira Zeus, me voilà encore une fois bien embarrassé. Alors que je rendais visite sur Terre à une jeune fille nommée Io, ma femme Héra est arrivée. Connaissant sa jalousie, j'ai aussitôt transformé Io en une petite vache pour la cacher à ses yeux. Mais Héra ne s'est pas laissé tromper : elle m'a demandé de lui offrir la jolie vache qui était auprès de moi. Je n'avais aucune raison de refuser, tu comprends... J'ai été obligé de dire oui. Depuis, elle a enfermé Io et elle la fait surveiller par son fidèle gardien Argus, celui qui a cent yeux.

Lorsqu'il ferme des yeux pour dormir, d'autres restent ouverts, il est impossible de lui échapper ! » Après s'être ainsi confié, Zeus garda le silence. Hermès comprit ce que Zeus attendait de lui. Il posa les doigts sur le bras de son père et dit : « Laisse-moi faire, je m'en occupe. » Puis il s'envola aussitôt.

Hermès repéra très vite la prisonnière et son gardien. La vache était attachée par une corde à un olivier. Elle regardait d'un air désespéré à droite et à gauche. Tout près d'elle, un affreux personnage était assis. Hermès se posa sur un rocher non loin d'Argus. Il cacha ses habits de dieu et se déguisa en berger, puis il sortit un roseau de sa poche et se mit à jouer. Le son de la flûte était beau, et Argus, qui s'ennuyait beaucoup à surveiller cette vache, lui fit signe de s'approcher. Sautillant, le garçon ne se le fit pas dire deux fois. Et il se mit à bavarder, à bavarder... Car son plan était d'endormir le monstre en lui racontant des histoires. Côté histoires, Hermès en connaissait des milliers ! Il parla et parla, il joua et joua tant que peu à peu Argus s'endormit. Les unes après les autres, ses paupières se fermaient. Lorsque quatre-dix-neuf yeux furent fermés, bercés par la voix et la musique d'Hermès, il s'approcha doucement du monstre, une grosse pierre à la main. Le centième oeil d'Argus finit par se fermer, Hermès bondit, assomma le monstre avec sa pierre. Puis il lui trancha la tête et libéra Io.

De retour sur l'Olympe, Zeus serra son fils dans ses bras. Puis il lui dit en riant « Te voici dieu des voleurs, mon fils ! » Héra aux bras blancs, en apprenant la mort de son cher gardien, se mit à hurler de rage dans tout le palais. En souvenir d'Argus, elle prit les yeux du monstre et les fixa sur la queue du paon.



C'est depuis ce jour que les paons portent ces yeux mystérieux sur les plumes de leurs queues.

Mais comme sa colère n'était pas calmée, Héra envoya une grosse mouche qui pique, un taon, poursuivre la pauvre Io. Io se mit à courir comme une folle en tout sens. Elle parcourut des kilomètres et des kilomètres le long d'une côte rocheuse. En souvenir de sa course folle, la mer qu'elle longea ainsi prit son nom et s'appela désormais la mer Ionienne.

Heureusement, sa fuite prit fin sur les bords d'un fleuve long et majestueux appelé le Nil. Là, Zeus la rejoignit et lui rendit sa forme humaine. Io put ainsi reprendre sa vie paisible. Après avoir ainsi sauvé Dionisos puis Io, Hermès espérait bien avoir un peu de repos. C'était mal connaître son père !

Murielle Szac, Le Feuilleton d'Hermès, « Où la jalousie d'Héra poursuit la jeune Io »

Écoute...

Écoute la terrible histoire de celui que les dieux, avant même sa naissance, avaient condamné à tuer son père et à épouser sa mère !

Voilà : tout commence à Thèbes, la ville dont Laïos est le roi. Un jour, Jocaste, sa jeune épouse, lui apprend qu'elle attend un enfant. Alors, Laïos se rend au sanctuaire de Delphes. Connais-tu le sanctuaire de Delphes ? Imagine un temple entouré d'étranges fumerolles... Là, une vieille femme sert d'intermédiaire entre les dieux et les hommes, c'est la Pythie ! Oui, la Pythie répond à ceux qui l'interrogent, elle révèle parfois leur origine et plus souvent leur avenir.

_ Je veux savoir, lui demande Laïos, quel glorieux destin sera celui de notre enfant. La Pythie lève au ciel un regard halluciné. Elle marmonne :

_ Il vous naîtra un fils qui tuera son père et qui épousera sa mère !

Laïos, épouvanté, croit avoir mal entendu. Il voudrait hurler :

_ Non ! C'est impossible ! Tu te trompes !

Mais la Pythie ne peut mentir. Et quel humain, fût-il roi de Thèbes, pourrait contrecarrer la volonté des dieux ?

Désespéré, le roi revient à Thèbes. La vérité est trop horrible pour qu'il puisse l'ébruiter ni même la révéler à son épouse. En secret, il se jure de tout faire pour que cette prédiction jamais ne s'accomplisse !

Peu après, la reine Jocaste donne naissance à un fils. C'est un joli bébé joyeux et plein de vie.

_ Comment l'appellerons-nous ? demande-t-elle à son époux.

Sans répondre, le roi s'éloigne avec le nouveau-né. À quoi bon lui donner un nom, il ne faut pas qu'il vive ! Laïos fait venir le capitaine de sa garde. Il lui ordonne :

_ Prends ce bébé. Emporte-le loin d'ici. Tue-le. Puis laisse les animaux dévorer son cadavre. Obéis sans poser de questions !

Le capitaine s'incline ; le bébé dans les bras, il quitte le palais. C'est un rude soldat. Tuer ? C'est son métier. Mais voilà : tandis que son cheval parcourt la plaine au galop, le nourrisson se met à geindre et à pleurer. A-t-il faim ? A-t-il froid ? Devine-t-il le sort qu'on lui réserve ? Alors, le capitaine sent son cœur faiblir, il accélère l'allure et dirige sa monture vers



le mont Cithéron, qu'il gravit. Arrivé au sommet, il s'arrête. Là, un vent froid souffle sur la végétation aride.

Le capitaine dégainé son épée, les pleurs du bébé redoublent. Ce soldat intrépide ne reculerait pas, seul, devant une armée ennemie. Ici il répugne à accomplir ce lâche assassinat. Il soupire :

_ Non. Décidément, je ne peux pas... Laissons donc les fauves se charger de cette méchante besogne ! Personne n'en saura rien.

Il perce les pieds du bébé, arrache un jonc, le passe dans les trous sanglants et lie ainsi les chevilles. Il suspend l'enfant tête en bas à une branche. Puis il saute en selle et repart vers Thèbes sans se retourner.

Ce jour-là, le berger Phorbas et ses compagnons font paître leurs troupeaux sur les flancs de ce mont Cithéron... Phorbas est loin de sa patrie, Corinthe. S'il a accompli tant de chemin, c'est pour trouver au-delà de l'isthme une herbe plus drue et plus verte. Bien sûr, son attention est vite attirée par d'étranges vagissements et les aboiements furieux de ses chiens. Il accourt et découvre, stupéfait, le bébé ainsi attaché et suspendu.

_ Mon pauvre mignon ! Qui t'a donc abandonné à ce triste sort ?

Pris de pitié, Phorbas délivre l'enfant dont les pieds, percés, sont très enflés. Et comme ses cris redoublent, le berger va traire une de ses brebis pour donner du lait au nourrisson affamé.

_ A qui peut-il appartenir ? demande-t-il à ses compagnons.

_ Que crois-tu, Phorbas ? s'exclament les autres. C'est un enfant abandonné ! Ses parents ont voulu s'en débarrasser.

Voilà Phorbas chargé d'un orphelin ! Qu'en faire ? Un mois plus tard, quand les bergers rentrent au pays, Phorbas emmène le bébé. Gavé de lait de brebis, il gazouille et sourit.

En arrivant en vue de Corinthe, Phorbas croise sa reine en personne. Elle s'étonne de voir ce berger chargé d'un nouveau-né.

_ Si mes chiens ne l'avaient pas découvert, il serait mort, explique Phorbas. Mais je ne sais que faire de lui...

La reine de Corinthe n'a jamais pu avoir d'enfant, elle est stérile. Si elle persuade ses sujets que ce bébé est le sien, le trône aura un successeur !

_ Eh bien moi, je l'élèverai, lui dit la reine à voix très basse. Tiens, Phorbas, voilà de quoi dédommager ta peine et payer ton silence !

Revenue au palais elle tend le nourrisson à son mari, Polybe.

_ Ce bébé nous est envoyé par les dieux ! s'écrie le souverain, ravi. Tu as bien fait de l'acheter à Phorbas. Nous en ferons un prince.

_ Comment allons-nous l'appeler ?

_ Oedipe, répond Polybe, puisque ce nom signifie « pieds enflés ».

Au palais de Corinthe, Oedipe grandit en sagesse et en beauté. A dix-huit ans, c'est un jeune homme qui possède toutes les qualités - même s'il est parfois impulsif et orgueilleux, comme le sont souvent les princes. Ses parents sont très fiers de lui.

Mais une méchante rumeur circule en ville : le futur roi de Corinthe ne serait pas le vrai fils des souverains ! D'abord, Oedipe ne prête pas attention à ces ragots. A la longue, agacé par leur insistance, il interroge le vieux Polybe.

_ Voyons, Oedipe, bien sûr que tu es notre fils, unique et chéri !

Mais le doute niche désormais dans l'esprit d'Oedipe comme un ver ronge lentement un fruit. Un jour, le jeune homme déclare :

_ Je vais interroger les oracles ! je veux savoir la vérité...

Delphes n'est qu'à une semaine de marche, la distance est vite franchie. Admis dans le sanctuaire, Oedipe se retrouve face à la Pythie. Mais sans éclairer Oedipe sur son passé, les dieux, par la bouche de la vieille femme, lui révèlent son avenir :

_ Tu es promis à un destin auquel tu peux échapper : tu finiras par tuer ton père et par épouser ta mère...

Oedipe est épouvanté ! Comment empêcher que de telles horreurs s'accomplissent ?

_ Je ne reviendrai jamais à Corinthe ! décide-t-il. Je ne reverrai jamais mes parents. Je mettrai entre eux et moi une telle distance que ces prédications ne pourront se réaliser !

Le même soir, Oedipe prend la route.

Mais en croyant s'éloigner du lieu de sa naissance, il ne fait que s'en approcher. Et en fuyant ses parents adoptifs, il va à la rencontre de ceux qui l'ont fait naître...

Le lendemain, tandis qu'il pénètre en Béotie, Oedipe s'engage dans l'étroit défilé qui mène à la cité de Daulis. Soudain, il aperçoit devant lui un équipage : c'est un char entouré d'une escorte de soldats.

_ Place ! lui ordonnent-ils.

Mais voilà : Oedipe est fils de roi. Et d'instinct, un prince n'obéit pas.

_ Doucement, dit-il sans s'écarter. Vous ignorez qui je suis.

Irrité par ce contretemps, le vieil homme assis dans le char se lève. Il apostrophe cet inconnu qui refuse de céder le passage. Outré par cette impolitesse, Oedipe répond par une insulte.

_ Oses-tu t'opposer à moi ? fait le vieillard en dégainant son épée. Non, ajoute-t-il vers ses soldats qui veulent s'interposer, faites avancer mon char. Et laissez-moi donner une leçon à ce freluquet !

Le convoi s'ébranle ; et avant qu'Oedipe ait pu s'écarter, une roue lui passe sur le pied. Or, les pieds d'Oedipe son fragiles.

_ Maudit vieillard ! crie-t-il en esquivant le coup qui lui est destiné.

Du tranchant de la main, il frappe à la nuque son assaillant qui s'écroule sur le sol. Les soldats bondissent - les uns pour secourir leur maître, les autres pour se lancer à la poursuite de l'agresseur.

Mais Oedipe est déjà loin ! Profitant de la confusion, il s'est élancé sur les flancs du défilé. Ça y est, il a disparu...

_ Malheur sur nous ! s'écrie l'un des soldats. Notre roi est mort !

Le vieillard, en effet, ne se relèvera pas : Oedipe l'a tué.

Il ignore que cet homme s'appelle Laïus, qu'il s'agit du roi de Thèbes et qu'il vient d'assassiner son père.

Les jours et les semaines passent. Oedipe s'approche de Thèbes. Sur sa route, il ne croise que des voyageurs affolés. Il arrête l'un d'eux qui lui explique :

_ Ah, jeune étranger, ne va pas plus loin ! Thèbes est inaccessible : un monstre venu du mont Cithéron monte la garde aux portes de la ville, il empêche quiconque de sortir ou d'entrer. On l'appelle le Sphinx.

_ Ce Sphinx est-il redoutable ?

_ Oui : il arrête les voyageurs et leur propose une énigme. S'ils ne savent pas répondre, il les tue et les dévore sans pitié !

_ Et comment récompense-t-il ceux qui résolvent ses énigmes ?

_ Hélas ! Jusqu'ici, aucun n'y est parvenu. Créon, le nouveau roi de Thèbes, a promis la main de sa soeur Jocaste, à celui qui délivrerait Thèbes de ce fléau.

_ Créon ? Je croyais que Thèbes était gouvernée par Laïus.

_ Notre roi vient d'être assassiné. Le frère de la reine Jocaste règne provisoirement. Il attend que la souveraine se remarie pour céder le trône à son nouvel époux.

En un éclair, Oedipe entrevoit un avenir inespéré : le pauvre voyageur qu'il est peut devenir roi dès demain.

_ J'affronterai le Sphinx, dit-il à son interlocuteur. J'entrerai dans Thèbes vainqueur. Ou je mourrai... qu'importe ?

Mourir, pense-t-il, serait un bon moyen de duper les dieux !

Voici qu'Oedipe approche des portes de la ville. Il n'aperçoit aucun monstre. Le Sphinx voudrait-il l'épargner ?

_ Arrête, jeune imprudent !

La voix est impérative, étrange et rauque. Oedipe lève la tête. Là, juché sur un rocher se dresse un animal fabuleux ! C'est un fauve pourvu d'ailes. Il possède le buste, la tête et le visage d'une femme. Une femme à la vénéneuse beauté. Bras et jambes sont munis de griffes. Sa queue est celle d'un dragon.

_ Ignores-tu que pour passer, tu dois résoudre une énigme ?

_ Je le sais. Je suis prêt. Je t'écoute.

Oedipe note que le Sphinx se tient en équilibre au bord d'un ravin. Qui sait si, en se précipitant vers lui, il ne pourrait pas le faire tomber ?

_ Voilà ma question ! dit le monstre en toisant l'étranger avec un amusement hautain. « Quel est l'animal qui marche à quatre pattes le matin, sur deux pattes à midi et sur trois, le soir ? »

Oedipe réfléchit. Il devine que les mots de cette énigme ont un sens caché : c'est une métaphore. Il lance aux dieux une prière muette et s'exclame soudain :

_ Cet animal, c'est l'homme ! L'homme qui, dans l'enfance, se déplace à quatre pattes ; l'homme qui, adulte, marche sur ses deux jambes et qui, devenu vieux, s'aide alors d'un bâton.

Le visage du Sphinx exprime le plus vif étonnement. D'un coup, le monstre bascule dans le vide ; et son interminable chute s'accompagne d'un éclair flamboyant !

Du haut des murs de Thèbes, les habitants n'ont rien perdu de ce spectacle. Incroyable : un inconnu a répondu à l'énigme du Sphinx, il a débarrassé la ville de ce fléau !

Une immense ovation monte de la cité. On ouvre les portes et l'on conduit triomphalement le vainqueur du Sphinx au palais.

C'est ainsi qu'Oedipe devient roi.

Christian Grenier, Contes et Légendes des Héros de la mythologie, « Oedipe, celui qui fuyant son destin, n'a fait que le précipiter »